

LE SPARTIATE.

Est-ce à toi ou à Dieu que je me confesserai ?

LE PRÊTRE.

A Dieu !

LE SPARTIATE.

En ce cas, *homme*, retire-toi !

(PLUTARQUE, *Dits remarquables des Lacédémoniens.*)

Tant qu'il existera des moyens de se purger de tout crime, de se racheter de tout châtement avec de l'argent ou de frivoles pratiques ; tant que les rois croiront se faire absoudre de leurs oppressions et de leurs homicides en bâtissant des temples, en faisant des fondations ; tant que les particuliers croiront pouvoir tromper et voler, pourvu qu'ils jeûnent le carême, qu'ils aillent à confesse, qu'ils reçoivent l'extrême-onction, il est impossible qu'il existe aucune morale privée ou publique, aucune législation pratique.

(VOLNEY.)

Sont-ce tes crimes, ô prêtre, qui te donnent le droit de me parler de Dieu ?

## ESSAIS

SUR LES

# MYTHES RELIGIEUX DE L'HUMANITÉ

*R. Bellard.*

## CHAPITRE PREMIER.

DEUS ET SACERDOS.

Une tradition qui nous vient des peuples de la plus haute antiquité, et transmise sous forme de mythe à la postérité, nous apprend que Dieu est le premier principe du monde et que le pouvoir divin embrasse la nature tout entière. Le reste a été ajouté fabuleusement dans le but de persuader le vulgaire, et afin de soutenir les lois et les intérêts sociaux.

(ARISTOTE, *Métaphysique.*)

L'origine de la plupart des agglomérations d'hommes qui, depuis les premiers âges antéhistoriques de l'époque quaternaire, ont successivement peuplé le globe, est entourée d'une telle obscurité ; la surface terrestre, pendant les périodes *glaciaire* et *diluviennne*, a subi de telles modifications, enfouissant dans le sol retourné ou exhaussé, dans les cavernes comblées, les débris de l'industrie primitive et les ossements humains, qu'il n'est pas possible à l'histoire de faire remonter ses investigations à ces époques reculées.

Il y a également peu d'espoir que la science puisse jamais dévoiler les mystères de la présence de l'homme sur la terre.

Sommes-nous la résultante progressive d'une série de types dont chacun disparaît du globe dès qu'il a donné naissance à un être plus parfait que lui, comme inclinent à le penser Lamarck et Darwin; sommes-nous, au contraire, un type unique, qui ne s'est ni modifié ni transformé depuis sa naissance, et auquel les siècles n'ajouteront rien par la suite sur cette couche terrestre, ce que notre organisme matériel et psychologique, dont la nature est incompatible avec l'idée de *provenance et de filiation*, semblerait indiquer d'après les spiritualistes? Là est le problème que l'observation ne pourra jamais résoudre.

Mais si la science ne peut dégager cet inconnu, elle nous démontre du moins, avec une certitude mathématique, l'insanité de toutes les fables cosmiques inventées par les prêtres sur la création de l'homme.

Notre globe a passé par cinq phases géologiques distinctes, caractérisées par des couches de terrains différentes, et des débris fossiles appartenant à toutes les divisions du monde animé. Ces cinq phases ont reçu les noms suivants :

1° L'époque azoïque, pendant laquelle la vie organique n'a pas encore fait son apparition sur la terre;

2° L'époque paléozoïque, qui voit naître les plantes, les sauriens, les crustacés gigantesques;

3° L'époque secondaire, qui se distingue par l'apparition des oiseaux et de ces gigantesques sauriens classés sous les noms de mégalosaurus, ichthyosaurus et plésiosaurus;

4° L'époque tertiaire, qui vit surgir les mammifères, les batraciens, les serpents, un nombre extraordinaire de plantes, et peut-être l'homme;

5° L'époque quaternaire, caractérisée par les grands mouvements des eaux, les dépôts diluviens et l'apparition certaine de l'homme et de la plupart des animaux qui vivent encore aujourd'hui. La période contemporaine n'est que la continuation de l'époque quaternaire. La nature, qui accomplit

son œuvre mystérieuse sous l'œil de Dieu, ne s'est pas arrêtée après avoir produit l'homme, et la grande loi de transformation et de mouvement qui préside aux destinées de la matière, prépare déjà l'éclosion fatale d'une sixième époque que l'homme ne verra que sous une forme plus perfectionnée, à moins qu'il ne soit dans les desseins de l'Être suprême de borner à l'âge actuel notre rôle sur la terre.

Quoi qu'il en soit de cette dernière spéculation hypothétique, il est incontestable que notre globe a déjà parcouru cinq grandes périodes définies par la science, ainsi que nous venons de l'exposer, et qu'un espace de temps de plusieurs millions d'années sépare chacune de ces époques l'une de l'autre.

En faisant naître l'homme sur la fin de l'époque tertiaire, ce qui est problématique, on lui donnerait une antiquité de plusieurs millions d'années. Avant peu, l'anthropologie éclairera ce point encore obscur.

En n'acceptant sa présence qu'au moment où elle est indéniable, c'est-à-dire au premier âge de l'époque quaternaire, on donne encore à l'homme plusieurs centaines de mille ans d'existence.

Dès le début, nos ancêtres n'eurent pour demeure que les cavernes, qu'ils étaient réduits à disputer aux fauves, et pour servir à leurs besoins ou à leur défense que des instruments grossiers, fabriqués avec de la pierre taillée ou polie, ou des andouillers de renne. Ce n'est qu'après des milliers d'années, et après avoir traversé les périodes diluvienne et glaciaire, qu'ils découvrent le bronze qui va leur donner les moyens de triompher de leur ennemi mortel, le grand ours des cavernes, et de cultiver la terre.

Combien de temps ont duré ces périodes, pendant lesquelles la tradition est muette? nul ne le sait. Mais le travail lent des eaux, les couches géologiques et les fossiles indiquent au cadran de la nature plusieurs centaines de siècles.

La découverte du fer et l'art de le travailler sont voisins de l'époque historique, c'est-à-dire du moment où les hommes, vainqueurs dans leurs luttes avec les gigantesques tourmentes de la nature, qui peu à peu s'apaisaient sur toute la surface de la terre, et avec les bêtes féroces, commençaient à élever des troupeaux et à confier la semence au sillon.

L'extraction de ce métal est encore aujourd'hui une des opérations les plus laborieuses de l'industrie, et l'on comprend que l'homme primitif n'ait fait cette conquête que la dernière.

Cette découverte du fer est le souvenir le plus ancien conservé par l'humanité, en raison sans doute des services extraordinaires qu'elle rendit. Fidèles à leurs habitudes de tout rapporter à Dieu, les Indous l'ont attribuée à Vamana, incarnation de Vischnou; les Grecs, aux Chalybes et aux Tibarènes, peuplades fabuleuses de la Paphlagonie d'Asie, ou aux Phrygiens; les Égyptiens, au dieu Vulcain, en souvenir de la tradition de l'Inde qui fut leur berceau; enfin la Bible croit devoir l'attribuer à Tubalcaïn, nom évidemment défiguré de Vulcain.

La science a divisé l'âge de l'humanité en trois périodes d'après ces découvertes successives :

1° L'âge de la pierre, qui se subdivise lui-même en âge de la pierre taillée et en âge de la pierre polie;

2° L'âge du bronze;

3° L'âge du fer.

Nous y ajouterons, dans le but de continuer la chaîne jusqu'à nous, les deux divisions suivantes, bien qu'elles ne soient pas encore consacrées par l'usage scientifique :

4° L'âge du mythe;

5° L'âge historique.

L'âge du mythe comprend nécessairement toute l'époque sur laquelle l'humanité n'a que des traditions fabuleuses, jus-

qu'à l'instant où viennent à se produire des mouvements édiographiques sérieux, dignes de servir de point de départ à l'âge historique ou contemporain.

C'est cette période, succédant à l'âge du fer, pendant laquelle l'homme arrive peu à peu à l'état social et commence à transmettre ses souvenirs par des chants et des monuments grossiers, que nous nous proposons d'étudier.

L'homme des premiers âges de l'époque quaternaire, — périodes diluvienne et glaciaire, — ne nous a laissé pour marquer sa présence que des haches et des couteaux en silex taillé, et quelques os et bois de renne gravés au trait. Le musée de Saint-Germain possède un manche de poignard datant de l'âge de la pierre polie, qui représente le corps entier d'un renne, taillé dans un andouiller, et qui décèle un sentiment artistique déjà fort développé. A la même époque appartiennent les têtes de cheval et de renne sculptées, découvertes dans les grottes de Bruniquel. Mais, si imparfaits que soient ces restes primitifs, ils sont suffisants pour rendre indéniable la présence de l'homme sur la terre, depuis plusieurs centaines de mille ans au moins.

A part ces vagues souvenirs de la période diluvienne, que l'on retrouve dans la légende de tous les peuples, période pendant laquelle l'homme a vu son existence constamment menacée par les immenses courants qui ont sillonné durant des milliers d'années la surface du globe, aucun fait, si nuageux qu'il soit, ne nous est resté comme tradition de ces temps reculés. Les Indous, il est vrai, font remonter leurs annales à des millions d'années en arrière; mais la critique historique ne saurait s'accommoder de traditions sacerdotales dont rien ne vient prouver l'authenticité; au delà de vingt-cinq à trente mille ans avant notre ère, il est presque impossible de dégager quoi que ce soit dans les souvenirs fabuleux de l'Inde. Constatons cependant que, dans la division de l'âge

de l'humanité en quatre périodes, qui sont : 1° crita-youga, ou âge d'or, 2° treta-youga, ou âge d'argent, 3° dwapara-youga, ou âge d'airain, et 4° cali-youga, ou âge de fer, et en donnant à chacune de ces périodes une durée de un million sept cent vingt-huit mille années, les naturalistes indous se rapprochent d'une manière étonnante des doctrines anthropologiques modernes <sup>1</sup>.

En présence de ces données d'une certitude scientifique, quelle place reste-t-il au charlatanisme religieux? Où étaient les védas, la trimourty (trinité) indoue et les incarnations de Vischnou? où étaient Moïse, la Bible et le Christ? où étaient toutes ces superstitions hiératiques, pendant les millions d'années qui séparent chaque époque géologique, et pendant les centaines de mille ans que l'homme avait déjà vécu sur la terre, lors de cette ridicule création du monde imaginée par les jongleurs de l'Asie, et rééditée hier par Moïse?

Sans doute, avec une merveilleuse souplesse d'esprit, les docteurs catholiques, de siècle en siècle, font fléchir les textes de la Bible, et s'appliquent, par des artifices de traduction, à mettre leurs prétendus livres sacrés en harmonie avec les découvertes de la science, chaque fois que la certitude de ces dernières ne laisse plus de place à la négation.

Ainsi, après avoir menacé Galilée du bûcher parce qu'il affirmait le mouvement sidéral de la terre, les *infaillibles Romains*, forcés de reconnaître aujourd'hui la véracité de cette doctrine, mettent tous leurs efforts à prouver qu'elle n'est pas en contradiction avec la Bible.

— Quand la Bible, disent-ils, écrit que Josué a arrêté le soleil, c'est la terre qu'il faut lire, les livres sacrés ne s'étant exprimés ainsi que pour se mettre à l'unisson des croyances

1. La traduction littérale est crita-youga, âge de la joie; treta-youga, âge du feu; dwapara-youga, âge du doute; cali-youga, âge de la misère.

de leur temps! — Il n'est rien qui ne se puisse expliquer avec de pareils tours de force.

Comme vous seriez plus forts, *mes bons pères*, si vous continuiez à anathématiser la science, au lieu de chercher à vous mettre d'accord avec elle! Il est fâcheux que vous ignoriez que si la terre pouvait être arrêtée subitement dans son mouvement diurne, le calorique qui se développerait immédiatement, en raison de la vitesse supprimée, serait suffisant pour faire passer cet univers à l'état gazeux... Il faut avouer que c'eût été là un moyen assez original de terminer la querelle de Josué et des Chananéens.

De même encore, les six jours de la création sont expliqués par six époques. Tout cela est bien, et, pour notre part, nous ne voyons pas de mauvais œil cette prestidigitacion religieuse. Mais il est plus d'un point, malheureusement pour les docteurs de Rome, où cette évolution, destinée à mettre d'accord le révélé et le scientifique, l'absurde et le prouvé, ne sera pas possible, et sur lequel la tradition mosaïque restera ce qu'elle est, c'est-à-dire un tissu de fables grossières, composé de pièces et de morceaux empruntés à toutes les mythologies vulgaires de l'Orient.

Ainsi, sur le premier mythe cosmogonique dont nous occupons, celui de la création de l'homme, jamais les inventions bibliques ne pourront s'accorder avec les données certaines de la science. Comment admettre en effet, alors que nous sommes séparés de l'homme quaternaire, — sans parler de l'homme tertiaire, — par plusieurs centaines de milliers d'années, qu'Adam, le premier homme, n'ait paru sur la terre qu'il y a six mille ans à peine?... Voilà une explication à imaginer... digne des efforts d'Escobar et de Molina.

Les sciences naturelles, ces sources puissantes où la raison se retrempe, et, dans l'étude de ce qui est, abandonne les superstitions hiératiques, détruisent si bien toutes les révéla-

tions, tous les mystères éclos dans les sanctuaires des temples, que de tous temps les prêtres se sont efforcés de les faire bannir de l'enseignement populaire.

Mais, disons-le bien haut, si les sciences enseignent le mépris des superstitions et des jongleries sacerdotales, elles ne conduisent ni à l'athéisme ni au matérialisme. La négation d'une cause première est un acte d'orgueil humain qu'il ne faut attribuer ni à la raison ni au véritable savoir. Et le matérialiste qui défend à l'intelligence de considérer Dieu comme la loi suprême de l'universalité des êtres, parce que son existence ne se peut démontrer, ne voit pas que lui-même appuie son doute sur un autre axiome, *l'éternité de la matière*, dont il ne rapporte pas la preuve.

En résumé : l'antiquité de l'homme est telle sur la terre, les bouleversements géologiques ont été si nombreux et si terribles, que, pendant des millions d'années, la tradition ne peut se transmettre, et que nous ne savons pas quelles ont pu être les croyances de l'homme des périodes diluvienne et glaciaire. On peut donc affirmer avec une certitude scientifique que toutes les mythologies de l'humanité appartiennent à l'époque contemporaine, et que tous les récits cosmiques des livres sacrés ne sont que des fables grossières inventées par les prêtres pour frapper l'imagination du vulgaire et asseoir solidement leur domination. C'est à ce point de vue que nous allons étudier les mythes nombreux qui encomrent le berceau de tous les peuples.

\*  
\* \*

Au-dessus de cet univers et des mondes innombrables qui gravitent autour de nous dans l'espace, il est un être supérieur de qui tout dépend, un centre d'attraction auquel tout se rattache, loi universelle de l'infini, de l'espace, du mouvement, de la matière et de la vie, intelligence qui existe par sa propre

force, se conçoit et se dirige elle-même, *αὐτὸ ἐαυτὸ κινεῖν* suivant la belle expression de Platon, et qui est le commencement et la fin de toutes choses.

Voilà la notion de Dieu telle que nous la recevons de la raison.

Cette loi suprême et intelligente de la nature matérielle et morale a été appelée Zyaus ou Zeus, c'est-à-dire *essence pure et irrévélée*, par les Indous qui sont les premiers peuples en date, dans la famille humaine, par la tradition et par le livre. Lorsque Zeus préside à la nature, il devient Brahma-Vischnou-Siva, c'est-à-dire créateur, conservateur, transformateur, et donne naissance à cette croyance de l'unité dans la trinité que tous les systèmes religieux ont adoptée depuis.

Les Égyptiens lui ont donné le nom d'Amoun, c'est-à-dire *l'esprit immatériel*, et cet esprit engendre la trinité démiurge : Kueph-Phtha-Fréh.

Pour Zoroastre et les Perses, il fut Zervhan-Akhren, avec les trois personnes de la triade magique : Ormuzd-Mithra-Ahriman.

Les Grecs, à l'imitation de leurs ancêtres de la haute Asie, le connurent sous le nom de Zeus, avec les trois grands dieux : Jupiter, Pluton, Neptune.

Les Hébreux, repoussant la triade, ne crurent qu'à un seul Dieu et l'appelèrent Jéovah.

Les Chrétiens, copiant les traditions et les mystères de l'Orient, admirent Dieu dans son *unité* et sa *trinité* symboliques imaginées par les brahmes.

Mahomet, le dernier venu, reprit le dogme de l'unité.

Simple ou composée, sublime ou vulgaire, l'idée de Dieu se retrouve au berceau de tous les peuples, pourvu des mêmes attributs de justice et de puissance. Et cette notion d'un Être supérieur est d'autant plus simple et plus pure, qu'elle est dégagée des rêveries philosophiques et des superstitions religieuses. C'est sous l'empire de la loi naturelle, et avant d'être

conduit à l'état social, que l'homme possède les idées les plus saines sur la divinité.

Toute la période pastorale dans l'Inde n'a été qu'un long cantique en l'honneur de Brahma. Nul mystère ne venait obscurcir cette belle figure du *Grand Tout*, à laquelle on rendait hommage sans chercher à surprendre l'insaisissable secret de son existence.

Le Zeus calme, irrévélé, sans manifestations visibles, n'est accessible qu'à la conscience, les subtilités du raisonnement ne peuvent rien ni pour ni contre lui, et le pasteur de l'époque patriarcale qui conduisait il y a vingt-cinq à trente mille ans son troupeau sur les rives du Gange, en l'adorant sans lui élever de temple, sans fractionner son unité, en savait plus sur ce mystérieux esprit que toutes les écoles philosophiques, que toutes les sectes religieuses, qui ont eu depuis la prétention soit de le définir, soit de parler en son nom.

Mais du jour où le prêtre vint prendre possession du monde, tout changea : Dieu, divisé à l'infini, fut soustrait à la connaissance du vulgaire, et un nouveau personnage, le *Diable*, fit son apparition dans la comédie sacerdotale, avec la mission de terroriser les peuples.

Rackchasas, Belzébuth, Éblis, Satan ou Démon, génies du mal que tous les prophètes, tous les pasteurs d'hommes ont appelés à leur aide pour maintenir les opprimés dans le servage par la peur de l'inconnu, instruments dociles de despotisme religieux, dites-nous le secret de votre alliance avec le prêtre!...

Vous n'avez pas d'autels, mais c'est vous que les hommes craignent plus encore qu'ils n'ont foi à l'Être suprême. C'est sur vous que les religions établissent leurs bases les plus solides, c'est pour échapper à vos coups que les pieux, les pauvres d'esprit, les crédules et les humbles, usent avec leurs

genoux les dalles des sanctuaires, et remplissent les pagodes, les mosquées, les temples et les églises d'abondantes et riches offrandes... Arracher leur guenille à *l'Esprit malin* est la seule préoccupation de sept à huit cents millions de créatures, esclaves du travail et de la souffrance, pendant qu'une poignée d'imposteurs et de charlatans, en faisant battre habilement Dieu et le Diable dans leurs mythologies insensées, sont parvenus à se soustraire à toutes les lois qui pèsent si durement sur le commun des hommes.

Tel est le monde, ainsi que l'ont fait les mensonges hiératiques.

Regardez quel a été, dans le passé, le sort de ceux qui ont osé combattre les superstitions, les mystères, les inventions de *l'autel*; demandez à l'histoire ce que sont devenus les champions de l'indépendance religieuse et de la raison!

Quelle effrayante et large trace de sang relie entre eux les hiérophantes de tous les pays!... Les bûchers de la foi et les séides de Rome ne le cèdent en atrocité et en barbarie ni aux hécatombes brahmaniques, ni aux exécutions en masse de Moïse, ni aux massacres de Mahomet, et c'est au nom de Dieu, principe de justice, d'amour et de pardon, que l'égoïsme sacerdotal a couvert la terre de cadavres et de ruines!

Et le *servum pecus*, et la masse ignorante qui n'a pas le temps en fouillant la terre d'élever sa conscience et de chercher la vérité, nourrit ces sycophantes et les prend pour des envoyés célestes.

Avec un rare cynisme, l'évêque catholique Synésius trace du peuple et du prêtre le portrait suivant qu'on ne saurait trop méditer et vulgariser :

« Le peuple, dit-il (*in Calvit.*, p. 515), veut absolument qu'on le trompe, on ne peut en agir autrement avec lui... Les anciens prêtres de l'Égypte en ont toujours usé ainsi; c'est

pour cela qu'ils se renfermaient dans leurs temples et y composaient à son insu leurs mystères. Si le peuple eût été du secret, il se serait fâché qu'on le trompât ; cependant comment faire autrement avec le peuple, puisqu'il est peuple ? Pour moi, je serai toujours *philosophe avec moi*, mais je serai *prêtre avec le peuple*. »

Et ces deux Pères de l'Église, s'épanchant dans le sein l'un de l'autre !

« Il ne faut que du babil pour en imposer au peuple, écrivait saint Grégoire de Nazianze à saint Jérôme, moins il comprend et plus il admire. Nos Pères et Docteurs ont souvent dit, non ce qu'ils pensaient, mais ce que leur faisaient dire les circonstances et le besoin. »

Voilà les hommes qui prélèvent la dîme sur la charrue, et qui se prétendent investis du droit de pardonner ou de maudire !

Tromper le peuple, voilà à quoi se réduit toute la morale sacerdotale ! et dans cette œuvre démoralisatrice, la prêtre n'a pas de plus fidèle allié que le diable.

Proudhon, symbolisant dans la personne du maudit tout ce qui avait gémi, souffert et lutté dans l'humanité, s'écrie : « Viens à moi, je t'aime, Satan, toi le maudit des prêtres et des rois !... » Séduit par le mythe de l'ange tombé pour avoir tenté d'être libre, le grand philosophe n'a pas vu que cette fable, éclos au milieu des temples de l'Inde, ne signifiait point Liberté, mais terreur, et que cet épouvantail sacerdotal n'avait été inventé que pour rendre l'esclave moins rétif à la chaîne, en l'effrayant sur sa destinée future.

Lorsqu'on jette un regard en arrière sur les annales fabuleuses ou historiques de l'humanité, l'esprit n'a pas besoin d'une grande indépendance philosophique pour reconnaître

que la trinité, Satan qui préside aux enfers, les mystères, les miracles, et tout ce qui sert de base aux différentes religions, n'ont été imaginés que pour frapper, assouplir la raison de l'homme par l'absurde, et soustraire à tout examen libre, à tout contrôle intelligent, l'éternelle comédie qui se joue derrière l'autel et dans le sanctuaire des temples.

La nature est pleine de choses incompréhensibles, à chaque pas le jugement s'arrête confondu ; et la science, en constatant les lois relatives auxquelles obéissent les phénomènes, est impuissante à surprendre le secret de leur existence. De la semence qui lève dans un peu de terre sous l'influence d'une goutte d'eau, aux astres qui gravitent dans l'espace, tout échappe à l'explication dans l'univers, et l'intelligence humaine, naturellement disposée au merveilleux, arrive facilement, si elle ne se garde, de l'incompréhensible à l'absurde.

Quelle que soit la distance qui sépare les lois mystérieuses mais rationnelles de la nature, des insanités théologiques, elle est vite franchie dès qu'on commence à se fausser le jugement.

La graine lève et reproduit un type semblable à celui dont elle provient, je connais les agents et les forces qui l'aident dans cette opération, et si je ne comprends pas la cause première de la reproduction qui s'accomplit sous mes yeux, du moins puis-je prouver l'existence et apprécier les résultats du phénomène dont le secret m'échappe... Il n'y a rien là qui fausse ma raison.

Voilà le mystère de la nature !

Je trouve en moi la notion d'un Être supérieur, mon état d'imperfection m'empêche de le connaître, je ne le vois que par les œuvres que ma raison lui attribue ; sans pouvoir prouver son existence, je l'admets comme un axiome, puis je m'arrête après cet acte de foi scientifique, car nul flambeau ne pourrait me préserver de l'erreur, si je venais à céder à la prétention de le définir.

Alors arrive le prêtre qui dit :

« Suivez-moi, écoutez mes paroles; je vais vous dévoiler les secrets des cieux :

« Dieu est *un*, mais il est formé de *trois* personnes distinctes pouvant agir séparément, et ces *trois* personnes ne nuisent en rien à son *unité*.

« *Un* contient *trois* et reste *un* tout en étant *trois*. »

*L'unité* dans la *trinité*, ce n'est plus *l'inconnu*, *l'inexplicable*, c'est *l'absurde*!

Voilà le mystère religieux!

Et le prêtre s'en tire en disant qu'il tient de Dieu lui-même la connaissance de ces étranges choses.

*Un* égale *trois*! Il suffit de prononcer ces mots pour comprendre à quel point les lévites de tous les pays et de tous les emps ont dû compter sur l'ignorance des masses et l'égoïste appui des hautes classes pour le succès de leurs dégradantes folies.

Oser dire, oser enseigner, comme les dogmes brahmaniques, égyptiens, magiques et romains, que dans *l'unité* divine il y a *trois* personnes distinctes les unes des autres, et que cette *unité* n'en est pas affectée, c'est se moquer de la raison de ses auditeurs et blasphémer Dieu.

Ce n'est pas un mystère, c'est-à-dire un phénomène dont les causes nous sont supérieures, c'est une absurde folie qui consiste à faire accorder deux choses qui s'excluent l'une l'autre.

Certaines de nos idées ont entre elles des relations d'une vérité absolue que Dieu même ne saurait modifier.

Ainsi : nous avons les idées de *ténèbres* et de *lumière*!

Dieu ne fera jamais que les *ténèbres* et la *lumière* soient une seule et même chose.

Nous avons également les notions d'*infini* et d'*espace*, ainsi que celles de *fini* et de *borné*. Dieu ne fera jamais que l'*infini*

et l'*espace* soient la même chose que le *fini* et le *borné*. Il ne fera pas qu'un *carré* soit un *triangle* et un *triangle* un *cercle*.

Il ne fera pas un *angle* avec une seule ligne droite.

Nous avons les idées du singulier et du pluriel, du simple et du composé.

Dieu, malgré toute sa puissance, ne fera jamais que *un* soit égal à *trois*, *trois* égal à *dix*, *dix* égal à *cent*, et qu'un corps composé d'or, d'acier et de plomb, soit un corps simple.

Parce que cela reviendrait, ainsi que nous l'avons dit, à faire accorder entre elles des idées qui sont la négation les unes des autres.

L'idée de la *trinité* dans l'*unité* ne repose que sur un grossier jeu de mots, décoré du nom de mystère pour prohiber d'avance toute discussion rationnelle, et en l'adoptant telle quelle, dans son sens littéral qui consiste à renfermer *trois unités* distinctes dans une seule, les fondateurs du christianisme nous montrent avec quelle ignorance ou quel dédain du sens commun ils ont puisé dans les traditions brahmaniques.

Dans l'Inde, la masse ignorante seule croit à l'existence de trois dieux distincts dans la *trinité*. Les initiés des temples n'ont jamais vu là qu'une figure symbolique.

Lorsque Zeus, ou l'être irrévélé, passe de la période d'inaction à l'action, de la nuit divine au jour divin, il agit à l'aide de ses trois grandes facultés : créer, conserver, transformer.

La faculté créatrice a reçu le nom de *Brahma*.

La faculté conservatrice a reçu le nom de *Vischnou*.

Et la faculté qui renouvelle, transforme par la destruction, a été appelée *Siva*.

Lorsqu'un prêtre brahme commence ainsi une invocation :

« Ô Zeus, je t'implore dans Brahma, Vischnou et Siva... »

C'est comme s'il disait : — « O Dieu, je t'implore comme

*créateur, conservateur et transformateur* constant de cet univers... »

La plèbe s'habitua à considérer Brahma, Vischnou, Siva, non comme des qualités de l'Être suprême, mais comme des dieux agissant sous ses ordres, procédant de lui, et leur rendit à chacun un culte différent suivant leurs fonctions.

De cette croyance naquit cette fabuleuse unité en trois personnes, que les prêtres chrétiens prétendent avoir reçue de Dieu par révélation, et qu'ils n'ont fait que ramasser dans la théologie vulgaire des temples de l'Égypte et de l'Orient.

C'est en habituant l'esprit à de pareilles idées qu'on lui fausse cette faculté si précieuse du jugement et qu'on le dispose à accepter les plus grossières et les plus immorales superstitions. Dès que l'homme en est arrivé à cette manière de raisonner : *un est égal à trois*, qu'il ne saisit plus les rapports de *similitude et de dissemblance* des choses entre elles, mêlant étrangement dans les phénomènes les plus simples de la nature le doigt de Dieu et l'influence du diable, courbant sa raison devant ces mystères composés dans le silence des sanctuaires pour *tromper le peuple*, suivant l'expression de l'évêque Synésius, il touche au dernier degré de l'abrutissement lévitique, et de longtemps il ne retrouvera la force de briser ses chaînes.

Peu importe à ces fourbes éternels qui vivent de l'exploitation de Dieu, de souiller cette grande image par leurs inventions sacrilèges, pourvu qu'elle soit dans leurs mains un docile instrument de démoralisation et de despotisme. C'est pour cela que partout ils se sont montrés les adversaires acharnés de l'instruction des masses, que partout ils ont défendu l'examen de leurs doctrines, de leurs impostures qui sont autant d'attentats à la divinité.

Le niveau moral et intellectuel des peuples est en raison inverse de l'influence des prêtres.

Donc, répétant avec Aristote ces belles paroles : « Dieu est le premier principe du monde, et le pouvoir divin embrasse la nature tout entière; le reste a été ajouté fabuleusement dans le but de persuader le vulgaire... » nous trouverons l'origine de toutes les mythologies grossières du passé et du présent, qui sont une insulte à la raison, dans l'exploitation immorale de Dieu et du diable par le prêtre.